

# Lectures



Pierrette Laurent

*Conduire un groupe de psychothérapie d'enfants*

éris, 2019, 208 pages

Ce livre de Pierrette Laurent est un ouvrage précieux et édifiant dont la lecture est à mon avis désormais indispensable, non seulement aux analystes de groupes d'enfants mais à tous les thérapeutes de groupes (psychologues, psychiatres, orthophonistes, psychomotriciens, éducateurs, infirmiers, etc.) et leurs superviseurs. Comme l'auteure l'indique, les phénomènes qui sont ici observés, décrits, et finement élaborés, ne sont pas réservés au cadre méthodologique de la psychanalyse de groupe, mais ils s'y trouvent amplifiés. Ces processus œuvrent également dans les autres types de thérapies en groupe, où ils passent souvent inaperçus car bien moins manifestes. Or nous savons que ces divers types de groupes, animés par des thérapeutes non analystes (groupes dits « à médiation »), sont bien plus fréquents dans les centres de consultations et institutions pour enfants que les groupes d'analyse, uniquement centrés sur la dynamique de groupe.

Le travail de Pierrette Laurent aura donc le mérite non seulement de contribuer grandement à la formation des analystes de groupes, en suscitant d'éventuelles

vocations chez ceux qui n'osent encore s'y risquer, mais également d'éclairer les thérapeutes et superviseurs d'autres types de thérapies groupales. Nombre d'étudiants en master de psychologie, qui durant leurs stages cliniques se trouvent propulsés dans des situations groupales aux pathologies lourdes, souvent sans posséder l'équipement théorique minimal pour ne pas se sentir noyés dans ces premières expériences, y trouveront aussi de précieux éclairages.

Cet ouvrage est en effet un manuel pratico-théorique à l'usage des analystes de groupe. Il présente une méthodologie psychanalytique strictement cadrée, étayée sur de solides prémisses théoriques. Des exemples cliniques détaillés de groupes d'enfants en période de latence, montrent le déroulement des séances, le travail psychique que ces séances exigent de l'analyste et des enfants, et les élaborations que l'analyste peut en faire après coup.

Après un bref rappel historique des recherches et expériences de la psychanalyse en groupe<sup>1</sup>, P. Laurent se réclame du courant français initié par Didier Anzieu dans les années 1950 et développé au sein du CEFFRAP à partir de 1962, et pour ce qui concerne les groupes d'enfants, des recherches françaises menées depuis 1980 au sein du CIRPPA, auquel elle contribue.

1. Débuts en 1925 en Amérique du Nord, puis en Amérique du Sud avec Pichon-Rivière et Bleger, puis en Europe avec Foulkes et Bion.

Pour elle, la conduite de groupe est intimement liée aux conceptions théoriques que l'analyste se forme du processus thérapeutique. Les références théoriques que P. Laurent emploie pour se repérer dans les processus groupaux sont multiples, ouvertes et non dogmatiques. Outre les références à Freud, l'auteure est surtout influencée par les apports d'Anzieu et de René Kaës en ce qui concerne l'analyse des groupes, et par ceux de Piera Aulagnier pour sa conception métapsychologique de l'originaire. Ces repères ne l'empêchent pas de s'appuyer à l'occasion sur les travaux de Bion, Winnicott, Bick, Haag, Bleger, E. Enriquez, mais aussi sur ceux de ses collègues du CIRPPA (Privat, Chapelier, Grappin, Guettier, etc.).

Dans ce domaine, Anzieu a notamment développé la pensée du groupe comme objet d'investissement et de transfert, comme lieu de fantasme et de rêve, comme enveloppe ; il a aussi défini les organisateurs du groupe et sa temporalité, ainsi que l'importante notion d'*illusion groupale*. Pierrette Laurent décrit en effet les trois temps du groupe : une période initiale de constitution qui culmine en un temps d'illusion groupale, une période d'élaboration des différenciations, enfin, une phase importante de préparation à la fin du groupe. Influencée par l'œuvre considérable de R. Kaës, elle en retient notamment les concepts de *groupes internes*, d'*appareil psychique groupal*, et leurs conséquences, telle la distinction de trois espaces psychiques (intrapsychique, intersubjectif et groupal). La *fonction phorique* lui permet de repérer les rôles que certains enfants sont amenés à jouer pour exprimer des fantasmes collectivement partagés.

L'auteure s'appuie également sur la notion de *pictogramme* (union/rejet) décrite par Piera Aulagnier, mouvement-affect du registre de l'originaire qui sous-tend constamment le primaire, ainsi que sur la notion de contrat narcissique entre le sujet et la société.

Quel est le principe spécifique de ces analyses de groupe ? Il s'agit d'approcher au plus près les formations originaires des enfants, pour les mobiliser, afin qu'elles

puissent ensuite être transformées par le fantasme (registre primaire) et par la secondarisation. Cet objectif passe par un processus de régression, de déliaison, qui est accompagné, guidé et bordé par l'analyste. La mise en groupe provoque une urgence identificatoire, la recherche d'une place, et favorise cette régression, lors d'une phase chaotique où le sensoriel émerge au premier plan, et où chaque psyché travaille à s'appareiller avec les autres par le jeu des identifications. Cette première phase forge la matière psychique groupale en la liant aux formations profondes des sujets. La constitution de ce psychisme groupal culmine dans les moments d'illusion groupale, euphorie toute proche de l'originaire, qui réactive pour chacun le vécu fusionnel mère-*infans*, et qui permet ainsi de rouvrir les noyaux primitifs de chacun des sujets pour ensuite les transformer partiellement. Ce temps d'heureuse indifférenciation ne dure pas ; on cherche à lui échapper, et c'est dans cette deuxième phase que le groupe impose aux enfants un travail psychique de recherche et d'élaboration des différences, travail de différenciation que l'analyste repère essentiellement selon l'axe des fantasmes originaires freudiens : différence des générations et différence des sexes (castration). Après ce long travail, il faut passer à la troisième et dernière phase : celle de la mort du groupe, travail de séparation et de perte qui peut être particulièrement éprouvant pour des organisations psychiques très envahies par l'archaïque.

Pierrette Laurent nous fait vivre pas à pas ces processus, en nous montrant honnêtement les moments de désorientation de l'analyste du fait de la régression qu'elle doit pouvoir accompagner, à travers les multiples transferts et contre-transferts croisés. Elle nous fait vivre ainsi ses efforts d'élaboration pour aider le groupe à sortir des impasses fantasmatiques qu'il rencontre. Cette posture suppose une attention flottante particulière, où le visuel et le spatial ont une place importante, et où il faut pouvoir entendre plusieurs registres en parallèle, sans perdre sa *capacité de rêverie* voire

d'*hallucinatoire*. Ces deux dernières fonctions supposent une grande tolérance de l'analyste à ses propres processus régressifs, pour pouvoir rester immergé dans l'archaïque et le primaire du groupe, ainsi qu'une grande perméabilité aux multiples transferts et contre-transferts. Ce sont ces aptitudes qui vont ensuite lui permettre d'interpréter adéquatement les situations de blocages, et d'accompagner le groupe vers la symbolisation. De manière à la fois vivante et rigoureuse, l'auteure nous donne à voir ces processus qui sont à l'œuvre dans les jeux spontanés des enfants, et qui sans les outils conceptuels utilisés nous sembleraient banals et passeraient inaperçus.

Pierrette Laurent propose ensuite d'importantes considérations sur les processus transféro-contre-transférentiels en groupe, ainsi qu'un chapitre consacré au rôle de l'interprétation. Ses réflexions sur l'inscription et l'articulation des groupes dans l'institution qui les porte, et leur tient lieu de première enveloppe, sont également essentielles. Le consultant notamment, qui initie l'indication et accompagne la famille pendant le traitement, joue un rôle primordial de régulation des angoisses déclenchées par le vécu groupal, lorsqu'elles donnent lieu à des *actings* externes qui mettent en péril le traitement, telles des résistances de l'enfant ou de ses parents à poursuivre le travail.

Comme l'auteure le remarque, un autre volume serait nécessaire pour étudier les relations entre l'institution et ses groupes au sein de la dynamique institutionnelle. On l'aura compris, ce livre passionnant est autant un manuel pour apprendre de l'expérience qu'une référence incontournable en matière d'analyse de groupe.

Jean-Michel Assan

Ghyslain Lévy

*Survivre à l'Indifférence*

Campagne Première, coll. « Recherche », 2019, 240 pages

## Hypervie

On place tout d'abord le bébé dans des conditions d'interactions normales avec sa mère. Puis on demande à celle-ci, tout en continuant d'être physiquement présente, de cesser la relation et d'arborer un visage inexpressif, de demeurer impassible. On observera, crescendo, la détresse s'installer chez le bébé, qui finit par pleurer. Il s'agit de la fameuse expérience de psychologie développementale d'Edward Tronick, dite du *Still Face*. À la lecture du dernier ouvrage de Ghyslain Lévy, *Survivre à l'indifférence*, on pourrait penser que nous vivons dans un monde *Still Face* : impavidité, insensibilité, emprise silencieuse, désaveu du lien humain enfin désintéressé, indifférence pure et simple à l'autre, puis, dans un dernier mouvement mortifère, prise en soi-même de l'indifférence, indifférence à soi.

On entend, à la lecture, des voix essentielles : Adorno, Anders, pour citer les plus illustres, plus près de nous, Starobinski, Marie-Josée Mondzain, quelque chose de Kafka, sur lequel Ghyslain Lévy a écrit..., de celles qui tentent d'avertir les hommes subjugués par les promesses d'un âge nouveau, dont la réalisation exige l'abolition de tout passé, de certains risques. Ceux-ci sont déterminés par l'amnésie pour ce qui est du temps, l'anesthésie pour ce qui est du corps et, pire encore, de l'indifférence pour ce qui est des relations ou de leur absence.

Mais comment échapper aux ornières de cette littérature abondante et souvent pénible qui est celle de la déploration ? C'est-à-dire une forme littéraire d'indifférence, à la Cassandre. Agaçante comme une mouche du coche qui vampirise les vivants et qui se nourrit des morts. Un « après moi, le déluge ». La déploration chante faux, et cette fausseté, contrairement à celle de Marguerite à laquelle G. Lévy consacre un chapitre, n'est l'expression d'aucun vrai.